



## Au cœur de Libreville imaginaire de PEGGY LUCIE AULELEY et APIS ONDO : pour une géocritique de la ville cruelle postmoderne du roman urbain gabonais

---

Dacharly MAPANGO

Centre d'Etudes et de Recherches littéraires sur les Imaginaires et la Mémoire  
Université Omar Bongo, Libreville, Gabon  
[dacharlymap@gmail.com](mailto:dacharlymap@gmail.com)

**Résumé:** La plupart des villes du monde ont un signe distinctif immédiatement reconnaissable: pensons aux grands boulevards parisiens, aux gratte-ciel de New York ou aux églises de Rome. Mais Libreville, par ailleurs, est reconnaissable par ses matitis ou mapanes qui offrent une qualité de vie cruelle à ses populations. Cet article a pour but de révéler la cruauté de la ville postmoderne à travers *L'Héritière du jaspe* (2012) de Peggy Lucie Auleley et *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes* (2018) d'Apis Ondo. Notre analyse, effectuée à l'aide de la géocritique de Bertrand Westphal fondée sur l'espace représenté dans la dynamique du texte, se concentre sur deux formes de cruauté urbaine : la cruauté socio-spatiale et la cruauté socio-axiologique.

**Mots-clés :** Cruauté socio-spatiale, cruauté socio-axiologique, géocritique, Libreville imaginaire, ville cruelle postmoderne

**Abstract:** Most cities in the world have an immediately recognizable distinctive sign: think of the great Parisian boulevards, the skyscrapers of New York or the churches of Rome. But Libreville is recognizable by its matitis or mapanes, which offer a cruel quality of life to its populations. This article aims to reveal the cruelty of the postmodern city through *L'Héritière du jaspe* (2012) by Peggy Lucie Auleley and *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes* (2018) by Apis Ondo. Our analysis, carried out using Bertrand Westphal's geocriticism based on the space represented in the dynamics of the text, focuses on two forms of urban cruelty: socio-spatial cruelty and socio-axiological cruelty.

**Keywords:** Socio-spatial cruelty, socio-axiological cruelty, geocriticism, imaginary Libreville, postmodern cruel city

Dès qu'elle est saisie dans la littérature, qu'elle s'appelle Paris ou Rome, une ville devient en partie imaginaire. Que dire alors de ces cités nées de l'invention des écrivains, soit qu'elles veuillent créer l'illusion de la réalité, comme la Verrières du « Rouge et le Noir », ou qu'elles se donnent comme pure chimère? (Roudaut, 1990: Quatrième de couverture)

### Introduction

La ville, objet romanesque universel, attire et inspire les écrivains gabonais. En passant en revue les lieux qui apparaissent dans les romans gabonais, il est peut-être bon de rappeler que la capitale du Gabon – lieu de

résidence habituelle ou passagère de la majorité des écrivains de ce pays d’Afrique centrale situé sur la côte atlantique –, jouissant à la fois d’une identité fictive (topographie imaginaire) et d’une identité réelle (topographie réelle), est devenue, sous des appellations diverses et variées, une véritable toile de fond, voire un protagoniste incontournable de leurs productions romanesques respectives. Ainsi peut-on supposer des visées poétiques et herméneutiques spécifiques derrière ces différentes désignations de la capitale gabonaise. A la lecture de leurs romans respectifs, le lecteur découvre que la ville de Libreville nourrit l’imaginaire et le rêve de nombreuses populations au point que celles qui sont nées ailleurs, mues par une ambition de changer de vie ou d’aspirer à une autre vie, désertent leurs villages ou villes provinciales, pour converger vers la capitale à la quête d’une promotion socio-économique ou d’un emploi, de meilleures conditions de vie ou d’un plus grand épanouissement personnel. Ainsi, Libreville, qui incarne la promesse d’une vie meilleure, exerce un pouvoir d’attraction sur les allochtones – populations issues des flux migratoires de l’exode rural et de l’immigration africaine – et les autochtones<sup>1</sup>. Mais cette ville rêvée comme le meilleur des mondes possibles – topographie euphorique du bonheur et de la réalisation du sujet – peut se muer en lieu de toutes les désillusions, ou devenir l’univers d’expression paroxysmique de la cruauté – topographie dysphorique du malheur et de la déchéance du sujet. D’où notre intérêt pour une géocritique de la ville cruelle postmoderne du roman urbain gabonais. La géocritique impulsée et développée par Bertrand Westphal<sup>2</sup>, en plus d’être une poétique et une herméneutique de l’objet urbain, permet d’examiner le regard que porte chaque romancier sur un espace urbain spécifique. Ainsi, à la faveur d’une lecture géocritique, cette réflexion sur la ville consiste à mettre en vue le caractère spécifique de la ville de Libreville dans le roman urbain<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Libreville, la capitale du Gabon, abrite à elle seule plus de la moitié de la population du pays.

<sup>2</sup> *La Géocritique : mode d’emploi* (2000) et *La Géocritique. Réel, fiction, espace* (2007).

<sup>3</sup> Dans l’étude de Christina Horvath consacrée au roman urbain français, on peut lire dans la partie introductive : « Ainsi, par roman urbain j’entends ici les récits dont l’intrigue se déroule à l’époque contemporaine (celle de l’auteur et du lecteur à la parution du texte) et qui livrent une description très précise de la vie quotidienne ordinaire, sans que l’objectif primordial soit de décrire les « mœurs » d’une classe sociale particulière. L’action reste toujours porteuse de marques intrinsèques de l’actualité ou d’un certain engouement pour l’air du temps (rues, objets, décors, pratiques et rituels quotidiens). Mais ce qui distingue ces romans de toute œuvre visant à présenter un « ailleurs », c’est avant tout leur ambition de peindre le quotidien et son décor indispensable : le milieu urbain contemporain. Ainsi, tout récit centré sur un ici et-maintenant de notre réalité quotidienne a sa place dans la catégorie du roman urbain. [...] La ville seule ne fait pas le roman urbain : si la situation de l’intrigue constitue un important critère de classement, celui-ci est loin d’être le seul. Un récit qui se déroule dans une métropole n’est pas nécessairement un roman urbain ; pour le devenir, il doit également s’ancrer dans l’époque contemporaine, s’intéresser au quotidien ordinaire de ses personnages citadins et porter des marques intrinsèques de l’actualité. Le décor comme

gabonais : la cruauté qui entame le bien-être spatial et social<sup>4</sup> de ses populations. Aussi la personnification, l'allégorisation et la métaphorisation de l'espace urbain à travers le qualificatif « cruelle » indique-t-elle que la ville de Libreville, dans le roman gabonais, est représentative des maux de ses habitants d'une part, et du mépris de la vie humaine, d'autre part. Le corpus, qui conduit l'exploration de cette contribution consacrée aux modalités de la ville cruelle postmoderne, est *L'Héritière du jaspe* (2012) de Peggy Lucie Auleley et *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes* (2018) d'Apis Ondo.

### **1. Le mapane ou matiti comme révélateur de la cruauté socio-spatiale de la ville postmoderne**

Il est une figuration urbaine incontournable à la lecture du roman urbain gabonais et qui ressortit à la ville cruelle postmoderne, celle des quartiers informels ou quartiers auto-construits hors des plans urbains sur des espaces communiquant mal avec Libreville planifiée, communément appelés mapanes ou matitis<sup>5</sup>. Dans *La Ville au risque du ghetto* (2010), Hervé Marchal et Jean-Marc Stébé rappellent que :

La question de cette forme urbaine spécifique que représente le bidonville se pose plus que jamais au moment où la planète bascule dans le « régime de l'urbain mondialisé » (Lussaut, 2009) et où l'on devrait voir la population urbaine des pays en développement quasiment doubler d'ici à 2030. Il est aujourd'hui admis que l'un des défis majeurs de notre époque est de faire face à ce risque de « bidonvilisation du monde urbain » (Damon, 2008). Même s'il semble que la proportion des personnes vivant en bidonville a baissé entre 1990 et 2005, passant respectivement de 47 % de la population urbaine à 37 %, il n'en demeure pas moins que le risque de voir la « planète bidonville » (Davis, 2005), synonyme d'involution urbaine, s'installer durablement dans le temps et l'espace est bien réel. (Marchal et Stébé, 2010 : p.20)

---

critère générique reste cependant indispensable : il serait difficile d'imaginer un roman urbain sans aucun lien à la ville » (2007 : p.16-23).

<sup>4</sup> Avec Guy-Serge Bignoumba, « le bien-être spatial s'entend de la qualité de la morphologie urbaine, c'est-à-dire la façon dont sont agencés les éléments matériels et immatériels qui constituent la ville, ainsi que leur configuration et situation. Cette morphologie doit répondre à une certaine plasticité, à un ordonnancement, une harmonie, bref une cohérence, peu visible dans Libreville d'aujourd'hui. [...] Le bien-être humain, quant à lui, s'attache à la qualité de l'habitat ainsi qu'aux conditions de vie et d'existence des populations ». (2013 : p.42-43)

<sup>5</sup> Dans sa forme stigmatisée, on réserve souvent l'appellation de « mapanes » ou « matitis », pour désigner les zones urbaines impécunieuses, misérables, insalubres, surpeuplées, marginalisées, situées généralement en périphérie des centres-villes, et dont les habitats sont bâtis en dehors du cadre légal et de toute planification. Compendieusement, il s'agit de quartiers paupérisés et taudifiés par la gabegie, la prévarication et la désaffection des femmes et hommes chargés de répartir équitablement les biens de l'Etat, afin justement de garantir la cohésion sociale et d'assurer le bien-être des gouvernés. Considérés autrefois comme des espaces de ségrégation socio-spatiale, les matitis ou mapanes sont devenus des territoires de mixité sociale, où se retrouvent des populations de différentes classes sociales.

Plusieurs personnes les dénoncent, alors que d'autres les déplorent. Perceptibles à tous les regards – du regard des personnes qui les construisent, en passant par celui des urbanistes et des planificateurs, pour culminer à celui de la société civile et des pouvoirs publics – selon la configuration d'un territoire, les mapanes ou matitis absorbent une partie considérable de l'aire métropolitaine de la capitale gabonaise, où se concentrent les principaux maux urbains. Constituant une source fertile d'inspiration, ils marquent ainsi de leurs empreintes dans la dynamique interne du roman urbain gabonais. Ainsi, l'on ne saurait imaginer un roman urbain gabonais sans mapane ou matiti. La toponymie du titre du roman d'Apis Ondo, *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes*, confirme l'intérêt de ce romancier pour ce phénomène urbain émergent. *L'Héritière du jasper* de Peggy Lucie Auleley, quoique ne comportant pas le terme « mapane » ou « matiti » dans son titre, plonge le lecteur dans ces zones urbaines périphériques sous-équipées, sous-intégrées et insalubres de la capitale gabonaise, où se trouve concentrée la frange ou la partie la plus importante de la population. Notre représentation de la cruauté de la ville postmoderne à partir du matiti ou mapane, prend toute sa dimension et sa pertinence dans le concept de « cruauté socio-spatiale ».

*L'Héritière du jasper* de Lucie Peggy Auleley, dont la tension narrative<sup>6</sup> se tisse essentiellement autour de la vie sentimentale, professionnelle et politique de Mathilde Ndjakiyo à Komo, la capitale d'un pays imaginaire, Petit-Paris<sup>7</sup>, mais ayant toutes les caractéristiques du Gabon, est un roman urbain qui ne peut passer inaperçu de l'examen de la cruauté socio-spatiale des périphéries sous-intégrées, sous-équipées et dégradées de la capitale gabonaise, où le quotidien des populations est bien trop proche du cauchemar, voire de l'enfer. C'est du moins ce qu'illustrent, entre autres, les séquences narratives suivantes :

[...] Mais ce qu'elle observa à l'intérieur de ce bout de ville l'étrangla de dégoût : les habitations en planches, en tôles ondulées ou en contre-plaqué pour la plupart, les unes serrées contre les autres, ressemblaient beaucoup plus à des niches qu'à des maisons ; ces habitations étaient érigées de telle sorte que l'eau de la douche du voisin passait devant la porte centrale de la maison mitoyenne ; une cuisine jouxtait avec un w.-c. aux odeurs insupportables. Dans ce brouhaha architectural, rien ne sembla risible à Florence. Ces habitations de fortune frôlant d'imposants châteaux

---

<sup>6</sup> Si l'on en croit Raphaël Baroni, la tension narrative désigne « le phénomène qui survient lorsque l'interprète d'un récit est encouragé à attendre un dénouement, cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception. La tension narrative sera ainsi considérée comme un effet poétique qui structure le récit et l'on reconnaîtra en elle l'aspect dynamique ou la "force" de ce que l'on a coutume d'appeler une intrigue. » (2007 : p.18)

<sup>7</sup> Rappelons que Petit-Paris est un quartier populaire et sous-intégré de la circonscription administrative du troisième arrondissement de Libreville, qui abrite le plus grand marché de la capitale (Mont-Bouët) et le mythique stade Omnisports.

de narcissiques lui racontaient franchement l'histoire des inégalités sociales qu'elle réprouvait (Auleley, 2012 : p.80).

*« Catastrophe au quartier Poule mouillée suite à la pluie diluvienne qui s'y est abattue la nuit dernière, durant près de quatre cent quatre-vingt minutes d'horloge. Le bilan s'avère lourd comme un seau plein de mercure. Le développement de nos informations dans quelques instants ». « Bonsoir mesdames et messieurs, chers téléspectateurs ! Je l'annonçais à l'instant. Une terrible catastrophe s'est déclenchée aujourd'hui mardi 15 au plus grand quartier de Petit-Paris aux environs de 10 heures, endeuillant trois modestes familles. La nerveuse pluie tombant du ciel a causé un éboulement incroyable ayant détruit trois habitations précaires, volant ainsi la vie des différents occupants de ces constructions de fortune... ». (Auleley, 2012 : p.115)*

L'exploration de ces deux fragments de texte permet de souligner que les zones urbaines périphériques de Petit-Paris, où se concentre une part importante de la population, sont marquées par les stigmates de la cruauté socio-spatiale. L'une des caractéristiques majeures de la cruauté socio-spatiale des quartiers populaires sous-intégrés de Petit-Paris reste leur absence d'urbanisation. Plus que dans tout autre lieu, l'urbanisation de Petit-Paris dans les quartiers périphériques se fait contre les normes d'une répartition et d'une appropriation ordonnées de l'espace public urbain. Ainsi, tout visiteur, qui découvre, pour la première fois, les quartiers populaires pauvres à la périphérie de la ville de Petit-Paris, éprouve un choc visuel. Ce choc fait naître en lui une sorte de dégoût, une exécution. En effet, la mauvaise qualité de l'habitat et du cadre bâti dans des zones urbaines défavorisées reflète la situation de précarité et de pauvreté des populations. Il s'agit donc de quartiers non-planifiés, où se concentrent des habitations auto-construites, sans contrôle ni réglementation urbanistique et architecturale. De fait, en l'absence de tout plan d'urbanisation d'ensemble ou de schéma directeur d'aménagement de la ville, le développement des quartiers populaires de Petit-Paris est abandonné à une initiative individuelle. Ces ensembles d'habitations précaires et insalubres, dans lesquelles s'entassent des milliers de personnes, présentent un aspect physique lamentable, un danger constant pour leurs occupants, un risque pour tout le voisinage. Par ailleurs, les quartiers d'habitat précaire de Petit-Pays sont situés dans des zones marginales, sur des terrains instables ou des cours d'eau, dont la topographie est généralement défavorable et propice aux inondations et éboulements ou glissements de terrain souvent meurtriers. Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que le développement et l'aménagement des quartiers périphériques de Petit-Paris échappent au contrôle des pouvoirs publics.

Il est certain que les mapanes de la capitale gabonaise présentent un terrain de prédilection pour Apis Ondo, qui signe son entrée dans le champ littéraire gabonais avec une prose réaliste, dont l'écriture s'inspire, d'une grande

partie, de son environnement politique, social et culturel. Du point de sa fonction descriptive, au sens où l'entend Gérard Genette, *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes*, bien que faisant évoluer ses personnages et leurs actions dans un pays imaginaire figuré exclusivement par un seul lieu : (les deux points sont inapproprié) la Capitale, plonge le lecteur dans les zones urbaines défavorisées de Libreville, sur les pas d'un petit voyou, Tobias Odzam, alias Tobi le King. D'ailleurs, le lecteur peut le vérifier dans ce passage incipital à la fois narratif et descriptif :

La nuit avait jeté depuis longtemps son grand manteau noir dans la crevasse des Mapanes. Les bicoques en planches pourries et en tôles rouillées étaient plongées dans l'obscurité. Quelques lumières blafardes traversaient les taudis entamés par la moisissure et les termites, rendant un peu plus sinistre ce quartier réputé peu recommandable. [...] Une odeur piquante et pestilentielle accompagnait le promeneur tout au long du trajet. Elle émanait de fumiers jonchant les pistes, et de latrines indigènes disposées de façon anarchique, sans aucune mesure hygiénique. Il fallait faire preuve d'agilité pour suivre les pistes accidentées et glissantes de la crevasse, et aussi pour éviter les marécages qui pullulaient. Dans cette obscurité peu rassurante se mouvait la silhouette d'un petit garçon. Avec assurance elle évoluait le long de ces sentiers biscornus. Le gamin s'arrêta devant un taudis désarticulé sur un monticule (Ondo, 2018 : p.9).

En parlant de « bicoques en planches pourries et en tôles rouillées [...] plongées dans l'obscurité », des « taudis entamés par la moisissure et les termites [et traversés par] quelques lumières blafardes » et « d'un taudis désarticulé », le narrateur veut insister non seulement sur la qualité de l'habitat des quartiers périphériques insalubres, précaires et dépourvus d'infrastructures et de services de base, mais encore et surtout, il veut insister sur les conditions de vie de leurs populations. D'ailleurs, un peu plus loin, sa narration et sa description du mapane sont assez illustratives. Lisons cet extrait : « Péniblement, il se redressa et s'adossa contre le mur en planches de sa chambrette. La bicoque où il vivait avec sa petite sœur Julie et sa nièce se résumait à un assemblage de vieilles planches, à l'image de la plupart des constructions des Mapanes » (Ondo, 2018 : p.12). En effet, l'observation directe du bâti de ce quartier populaire permet de constater que la moitié de ses logements appartiennent à la catégorie de l'habitat précaire, fragile, marginal et sous-intégré. La cruauté socio-spatiale se traduit donc d'entrée par le maintien et la prolifération de cette catégorie d'habitat dans une agglomération urbaine du XXI<sup>e</sup> siècle.

En outre, l'évocation, par le narrateur-descripteur, « d'une odeur piquante et pestilentielle [accompagnant] le promeneur tout au long du trajet [et émanant] de fumiers jonchant les pistes, et de latrines indigènes disposées de façon anarchique, sans aucune mesure hygiénique » met, en évidence, la cruauté socio-spatiale qui se traduit par la dégradation graduelle de l'environnement et donc du

bien-être des populations des matitis. Par ailleurs, en parlant de « fumiers jonchant les pistes, et de latrines indigènes disposées de façon anarchique, sans aucune mesure hygiénique », le narrateur-descripteur fait ressortir que ce quartier sous-intégré de la Capitale, dont l'urbanisation et l'aménagement correspondent à une logique liée à la pratique d'une autoproduction du cadre de vie par les habitants eux-mêmes – c'est-à-dire se développant en dehors du champ d'urbanisation des politiques publiques –, a conservé ainsi les pratiques ou modalités habitantes issues du monde rural.

Enfin, en parlant de « pistes accidentées et glissantes de la crevasse », de « marécages » et de « sentiers biscornus », le narrateur-descripteur aborde un aspect dénotant une conception cruelle du monde urbain postmoderne : l'absence de certains réseaux vitaux comme les routes, ce qui rend aléatoire, voire impossible l'accessibilité automobile d'une grande partie des zones d'habitat populaire. Exclusivement accessible à pied, la ville de Libreville accuse une véritable carence en matière de routes, pour accéder au centre de ses quartiers populaires sous-intégrés. Le passage suivant justifie bien la pertinence de notre analyse : « Les quatre compères empruntèrent l'une des pistes accidentées du quartier pour gagner la grand-route. Au bord du chemin, quelques gamins folâtraient dans une eau verdâtre bordée d'herbes et de cannes à sucre sauvages. Non loin d'eux, sous un pont de fortune qui traversait la grande mare d'eau, gisait un chien en état de décomposition. "Ah ! Les Mapanes" soupira Tobi » (Ondo, 2018 : p.17). Effectivement, en dehors de la route principale, l'on note l'absence totale de circulation automobile dans de nombreux quartiers périphériques de Libreville caractérisés par une citadinité empreinte de ruralité. De ce qui précède, il faut rappeler que l'urbanisation des zones urbaines périphériques de la capitale gabonaise est marquée par l'initiative et l'impulsion des populations. Aussi faut-il souligner que les espaces urbains publics ont été transformés de manière volontariste et sans aucune marge pour une participation des pouvoirs publics. Dans cette perspective, les périphéries sous-intégrées de Libreville continuent à s'urbaniser de manière spontanée en dehors de toute prise d'initiative des pouvoirs publics ; les populations apparaissant comme des acteurs principaux du façonnement et de l'appropriation des espaces qu'elles occupent anarchiquement et illégalement.

Selon le roman urbain gabonais, ce ne sont pas les zones urbaines résidentielles – qui bénéficient de tous les avantages et de toutes les commodités de la ville et où les conditions de vie sont excellentes –, mais les mapanes ou matitis qui déterminent particulièrement l'architecture urbaine de Libreville. Ainsi, la « mapanisation » ou la « matitisation » de Libreville, qui suggère l'émergence et la persistance d'une ville cruelle postmoderne dominée par une

occupation ségrégative de l'espace urbain en fonction du statut socio-économique des habitants, est un fait caractéristique de la structuration socio-spatiale, voire de l'organisation écologique urbaine de l'agglomération de Libreville. En effet, celle-ci, en plus d'être la capitale politique et administrative du Gabon, est devenue le refuge des hommes et des femmes qui désertent les zones rurales et/ou urbaines démunies ou en détresse à la recherche des conditions favorables à une vie socio-économique décente, digne et paisible pour eux et pour leurs familles respectives. Rappelons que les mapanes ou matitis ne sont pas des zones urbaines rationnellement développées ou structurées. Les aspects morphologiques – précarité et spontanéité créatrice du bâti, déficit des infrastructures de base touchant les prestations de services telles que la distribution de l'eau potable et de l'électricité, le ramassage régulier des ordures ménagères... –, démographiques – surpopulation et entassement des populations – et spatiaux – occupation de manière spontanée, illégale et anarchique de terrains aménageables ou impropres à la construction à l'instar des zones collinaires, empierrées ou marécageuses... – rendent compte de la cruauté socio-spatiale de Libreville des mapanes ou matitis.

En sus, en considérant l'examen des différents fragments de texte relevés dans chaque œuvre, l'on peut affirmer que les auteurs, se voulant conteurs des temps modernes et/ou postmodernes, évoquent avec acuité un problème qui demeure réel : l'absence d'une urbanisation de grande envergure ou l'urbanisation sauvage, inorganisée et incontrôlée de Libreville productrice des mapanes ou matitis. Assurément, l'urbanisation de Libreville des mapanes ou matitis s'est faite partout, au gré des opportunités des populations, de manière spontanée, anarchique, illégale et sans plan directeur, les pouvoirs publics n'ayant aucun contrôle sur la police des bâtiments, le droit de construction et d'occupation de l'espace urbain public. Le résumé de l'article de Rano-Michel Nguema le souligne en ces termes :

Depuis 1970, l'agglomération de Libreville, à l'instar des autres villes de l'Afrique subsaharienne, connaît une occupation spatiale qui s'opère par les initiatives individuelles. Malgré la panoplie de textes législatifs et réglementaires qui régissent le foncier et l'urbanisme, la pratique la plus répandue d'appropriation du sol reste la squattérisation et l'urbanisation spontanée. Cette forme d'occupation territoriale et la rapide croissance démographique de Libreville ont favorisé la formation des quartiers sous-intégrés et l'extension incontrôlée de la ville » (2005).

Fidèle Allogho-Nkoghe fait la même constatation, en déclarant que : « [...] Libreville s'est, en effet, développée au gré des initiatives individuelles, collectives et politiques, sans en référer à un réel schéma d'aménagement urbain contraignant » (2013 : p.31). Charles Philippe Assembe Ela corrobore ce point de



vue, lorsqu'il soutient que : « [...] Libreville constitue un ensemble urbain disparate, sans visage ni trait d'aménagement particulier » (2013 : p.213).

Par ailleurs, l'absence d'une urbanisation de grande envergure ou l'urbanisation sauvage, inorganisée et incontrôlée de Libreville des mapanes ou matitis a exacerbé les ségrégations socio-spatiales, étant donné que les quartiers périphériques populaires regroupent certaines composantes sociales plutôt que d'autres. En effet, un regard inquisiteur nous amène à souligner que Libreville des mapanes ou matitis, qui se développe en marge d'une urbanisation officielle, accueille essentiellement les populations économiquement vulnérables, luttant pour leur survie et prêtes à tout pour gagner la bataille contre la précarité ; tandis que les riches, tenant à leur vie et à leurs biens, se claquent dans les espaces luxueux de « Libreville d'en haut ». De nombreuses questions se posent : quelles dynamiques sociales et raisons politiques justifient, aujourd'hui, pareille césure ? Comment est-il possible que les matitis ou mapanes continuent non seulement à exister, mais à être acceptés par la société comme une normalité ? Comment la cruauté structurelle de ces espaces ne choquent-elle pas le bon sens de ceux qui sont habitués aux privilèges de la ville (décideurs politiques ou administratifs) ? Ce point consacré à la cruauté socio-spatiale de la ville à partir du matiti ou du mapane et l'hypothèse qui l'inspire – l'urbanisation et l'aménagement des matitis ou mapanes sont marqués par l'influence de représentations sociales anti-urbaines – nous ont conduit au résultat suivant : aucune politique ou stratégie d'urbanisation et d'aménagement n'est mise en place pour l'organisation, l'occupation, la gestion et l'éradication de la « mapanisation » ou « la matitisation » des zones urbaines périphériques populaires sous-intégrées et insalubres. C'est ce que souligne Yvon PL Nziengui en résumé de sa thèse de doctorat intitulée « Les bas-fonds de Libreville (Gabon): un enjeu de développement urbain et d'aménagement » (2007) :

Le site de Libreville est caractérisé par un relief accidenté, fait de collines, mais surtout de vallons encaissés et de larges vallées marécageuses : les bas-fonds. Dans un premier temps, la ville a évolué sur les collines et les zones exondées, évitant systématiquement les pentes raides, les vallons encaissés et les zones marécageuses. Avec la poussée démographique des années 1970 et en l'absence de toute planification, l'urbanisation s'est poursuivie dans les bas-fonds créant des quartiers sous-intégrés où se concentrent les principaux maux urbains. Dans les dépressions physiques se sont donc installées les dépressions sociales, faisant de Libreville une ville minée par les problèmes urbains de tous ordres. Les inondations, les glissements de terrain et les éboulements coexistent avec l'insalubrité et les problèmes de santé, la pauvreté et les conditions de vie précaires. Les bas-fonds, encore appelés matitis ou mapanes, représentent aujourd'hui plus de 80 % de la surface bâtie et sont l'expression d'une croissance urbaine non maîtrisée. Longtemps désignés comme des espaces de ségrégation socio-spatiale, les matitis sont

désormais des lieux de mixité sociale où se retrouvent des populations de différentes classes sociales. L'omniprésence de ces quartiers insalubres à travers la ville pose de véritables problèmes d'aménagement et de développement urbain. Envisager le développement de la capitale gabonaise suppose l'aménagement drastique et la viabilisation des mapanes. Cela suppose également que les autorités locales prennent en main et encadrent la croissance urbaine. Pour cela, l'application des principes de bonne gouvernance s'avère impérieuse dans une ville qui a vécu au rythme des détournements plus ou moins scandaleux des deniers publics. L'éradication des matitis est un défi pour les pouvoirs publics et une chance pour les milliers de personnes qui y vivent.

Parler de cruauté socio-spatiale peut produire ainsi le sentiment que les pouvoirs publics sont absents de ces zones urbaines déshéritées, que les matitis ou mapanes constituent des espèces de zones franches, des îlots flottant au-dessus et en dehors de la sphère du pouvoir étatique, alors que l'urbanisation et l'aménagement de la ville et ses marges doivent impliquer plusieurs acteurs. Comme l'a fait observer Geneviève Dubois-Taine en introduction de *La ville émergente* (1997) : « Ce qui fait la ville résulte autant des volontés politiques, de points de vue urbanistiques que d'une multitude de décisions d'acteurs individuels, que ce soit les habitants, les usagers et les acteurs économiques, dans leur choix personnel de localisation et de consommation ». La cruauté de la ville dans le roman urbain gabonais ne s'arrête pas à la cruauté socio-spatiale, loin de là. En fait, la cruauté socio-spatiale, qui entraîne une fracture du tissu social, une relégation territoriale, débouche nécessairement sur une insécurité socio-axiologique. Insécurité socio-axiologique qui dévoile la logique incompréhensible et inconcevable de la gestion de la chose publique par les pouvoirs publics, dont l'égoïsme est devenu le ressort de notre politique, voire le fondement de notre système social ; quand l'indifférence, pour sa part, s'impose en vertu.

Quel que soit le mapane ou matiti d'où l'on se trouve, le vécu quotidien est le même. Aucun mapane ou matiti librevillois n'offre à ses habitants un cadre socio-spatial favorable à leur épanouissement physique et moral.

## **2. La ville et ses marges : un théâtre de l'insécurité socio-axiologique**

La ville et ses marges constituent un champ d'investigation privilégié par la géocritique, vu que le monde urbain est un espace où se concentrent la majorité des populations et, corrélativement, toutes les activités sociales ainsi que tous les maux qui, menaçant la société, l'ébranlent, la sapent, et vont même la détruire si rien n'est fait. En ce sens, le roman urbain gabonais, largement redevable du

Réalisme<sup>8</sup> et du Naturalisme<sup>9</sup> français, s'avère un véritable roman social<sup>10</sup>, dont le récit, s'inscrivant dans la réalité du lecteur, décrit, dénonce et décrypte avec minutie les problèmes de société qui hantent, scandent et rongent notre contemporanéité urbaine caractérisée par la culture postmoderne que l'on dit vivre aujourd'hui<sup>11</sup>. : « [...] En multipliant le nombre de laissés-pour-compte, la mondialisation suscite la fragmentation sociale. La ville en témoigne sur le plan socioculturel. Elle devient le cadre postmoderne de l'insécurité sociale » (2004 : p.89). Une exploration de l'insécurité socio-axiologique de la ville de Libreville et ses marges dans le roman urbain gabonais est indissociable d'une exploration de la pauvreté et de la précarité des conditions de vie de ses personnages. La pauvreté et la précarité des conditions de vie alimentent de plus en plus régulièrement le quotidien ordinaire des personnages des romans urbains constituant le corpus de cette réflexion. Bien entendu, cette prégnance de la pauvreté et de la précarité des conditions de vie des personnages lève le voile sur une préoccupation fondamentale de la société contemporaine postmoderne à laquelle se heurtent la ville et ses marges. Les essais intitulés *Existences précaires. Etudes de cas : XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup>, XXI<sup>e</sup> siècles* (2019), *Les Lieux de la précarité. La précarité inscrite dans l'espace social et dans l'espace géographique* (2020), d'Augustin Lefebvre et de Judit Maër relèvent également cet état de fait. Selon eux « le terme de

<sup>8</sup> En opposition au Romantisme qui a dominé la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et au Classicisme qui a marqué les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le Réalisme, qui prend, avec Emile Zola, à partir de 1868, une forme plus radicale avec le Naturalisme, désigne un mouvement littéraire, artistique et culturel qui s'affirme dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il se donne pour mission de traduire avec minutie et objectivité, sans l'idéaliser, l'intégralité de la dure réalité de la société dans laquelle vit le romancier. Parmi les figures les plus représentatives de l'école réaliste, on retiendra Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Stendhal, Emile Zola, Edmond et Jules Goncourt.

<sup>9</sup> Mouvement littéraire et culturel se développant dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, le Naturalisme, qui s'inscrit dans le prolongement du Réalisme, se propose non seulement d'explorer minutieusement le réel à partir de l'observation et de l'enquête, en s'inspirant des méthodes scientifiques de l'époque (la théorie de l'évolution des espèces de Darwin, la théorie du déterminisme social d'Hippolyte Taine, la théorie de l'hérédité naturelle du docteur Lucas et la théorie de l'expérimentation du physiologiste Claude Bernard), mais encore et surtout fait du roman un laboratoire (lieu d'expérimentation) et de le romancier-théoricien un observateur et un expérimentateur des réalités qu'il décrit dans sa production romanesque. Emile Zola, Guy de Maupassant, Karl-Joris Huysmans et Edmond et Jules Goncourt sont les représentants majeurs de ce mouvement littéraire, connu aussi sous l'appellation d'« école de Médan » du nom de la demeure, du lieu où ils se rassemblaient habituellement.

<sup>10</sup> Si l'on s'interroge sur l'actualité de la notion de « roman social », il apparaît, comme le rappelle Sophie Bérout et Tania Régis, que « [...] la lexie "roman social" recouvre un référent assez large, c'est-à-dire toute la littérature romanesque porteuse d'une vision critique sur les relations sociales, voire toutes les œuvres susceptibles de rendre compte d'un milieu donné, de ses pratiques comme de ses visions » (2002 : p.11).

<sup>11</sup> Il est, de fait, indéniable que la ville est devenue le chronotope typique du roman social, comme la route est celui du roman d'aventures.

précarité fait système avec d'autres termes, notamment ceux de pauvreté, de vulnérabilité ou de désaffiliation. [...] [Ainsi] quelle que soit la définition que l'on donne au terme de précarité, on peut s'accorder sur le fait qu'il s'agit d'un phénomène social. Dans cette perspective, il renvoie à un état, aux conditions de vie de certains groupes d'individus » (2019 : p.11). Burgi Noëlle va dans le même sens, lorsqu'elle déclare : « Quand elle désigne la vulnérabilité sociale, c'est-à-dire un "espace d'instabilité et de turbulence peuplé d'individus précaires dans leur rapport au travail et fragiles dans leur insertion relationnelle" » (Castel, 1991 : p.138), la précarité peut se définir comme une situation sociale vécue caractérisée par une insécurité essentielle, à la fois matérielle et existentielle, qui tend à reléguer les sujets aux marges de la société et à les enfermer dans un présent sans avenir » (2007). Dans *Libreville et ses marges*, l'insécurité socio-axiologique se traduit par la pauvreté et la précarité des conditions de vie endémiques des populations des quartiers populaires défavorisés. Ainsi dans *L'Héritière du jaspe* de Peggy Lucie Auleley, les populations des quartiers populaires défavorisées à potentiel socio-économique faible sont victimes d'une cruauté socio-axiologique caractérisée par la non-possession d'un logement décent. Comme l'expose le narrateur dans ces deux passages :

Figure-toi que je tisse le voisinage avec un ancien employé de l'Hôtel de ville admis à la retraite [...] Il habite un deux pièces dont une chambre et une cuisine avec sa femme, leur fils et leur chien. [...] Quand arrive l'argent de la pension, le cadet de sa femme vient camper dans cette maisonnette, avec femme et enfants. Dans l'unique lit de la pièce, les deux femmes se couchent avec les quatre enfants tandis que les deux hommes sur une natte déchiquetée passent la nuit à combattre les puces de chiens qui les titillent. Dans un coin de la chambre, au sol non cimenté, un carré sert de douche. Souvent, des limaces affreuses y habitent. A côté de la douche, Milou, maigrichonne et faible, se gratte le poil en même temps que ses chiots... (Auleley, 2012 : p.72)

Un vent pathétique soufflait à l'instant entre Mathilde et les cinq personnes regroupées en un petit meeting familial. [...] C'est ainsi qu'avec ses enfants, ils se levèrent, empruntant quelques minutes plus tard une route assez tortueuse. [...] D'un doigt timide, elle présenta un assemblage de planches scellées à la zigzag, portant tout de même une toiture boxée par endroits. L'enseignante n'acceptait pas ses yeux à ce moment-là. – Quoi ? C'est là que Dieu vous héberge ? Mais, c'est plutôt une niche ça ! S'indigna Mathilde dont les yeux s'embruèrent de quelques gouttes salées. A l'intérieur de cette habitation tristement fagotée, huit autres mioches, les regards maigres, les corps blêmes, les cheveux hirsutes, les sourires congelés, les salutations molles, s'entassaient sur un fauteuil de rue dépouillée de sa mousse. [...] Les mioches lui furent par la suite présentées un à un : huit garçons, quatre filles. (Auleley, 2012 : p.121-122)

Si l'on tient compte de la qualité précaire de l'habitat (« assemblage de planches à la zigzag, portant tout de même une toiture boxée par endroits »), de la taille du logement (« maisonnette »), du rapport entre le nombre d'occupants

(« l'ancien employé de l'Hôtel de ville, sa femme, leur fils, leur chien, le cadet de sa femme, la femme de celui-ci et leurs enfants » ; « [la jeune femme pauvre et ses douze mioches] ») et le nombre de pièces disponibles (« deux pièces dont une chambre et une cuisine » ; « à l'intérieur de cette habitation tristement fagotée »), tout porte à croire que l'ancien employé de l'Hôtel de ville, sa femme, leur fils et leurs invités tout comme la jeune femme pauvre et ses douze enfants se réfugient dans des habitations exiguës, voire sur-occupées et incommodes, où il est impossible de réserver à un enfant un espace personnel sain et propice à son épanouissement d'une part, et de l'autre, d'héberger des personnes supplémentaires. L'exiguïté de ces habitations, qui contraint à une promiscuité insupportable de plusieurs occupants – humains et animaux – dans une seule pièce, engendre les plus mauvaises conditions d'hygiène de nature à porter atteinte à la vie ou à la santé de leurs habitants. Ainsi, l'évocation par le narrateur-descripteur de « l'unique lit de la pièce », du « sol non cimenté », des « limaces affreuses », des « puces de chiens », d'une « natte déchiquetée », d'un « assemblage de planches scellées à la zigzag », d'une « toiture boxée par endroits », d'une « habitation tristement fagotée », des mioches aux « regards maigres, [aux] corps blêmes, [aux] cheveux hirsutes [et aux] sourires congelés », d'un « fauteuil de rue dépouillée de sa mousse » permet de constater l'état d'indigence et d'insalubrité notable de ces habitations aussi bien que de leurs occupants. Comme dans *L'Héritière du jaspe* de Peggy Lucie Auleley, la cruauté socio-axiologique, qui découle des écosystèmes fragilisés aussi bien que des conditions de vie des populations précarisées et paupérisées, constitue l'espace référentiel de *Les chiens du roi. Le King des Mapanes* d'Apis Ondo. Il semble que dans ce roman urbain, le délabrement de l'habitat ; les difficultés d'accès à un logement décent et sécurisant qui garantit et préserve la dignité humaine ; le faible équipement de nombreux ménages des laissés-pour-compte des quartiers populaires sous-intégrés comme Tobi le King des Mapanes, sa petite sœur et sa nièce, Goukouni, Diabolo mettent en évidence l'aggravation de leurs conditions de vie et la dégradation de la qualité de leur cadre de vie. Comme en témoigne cette description du narrateur pleinement engagé dans la situation d'énonciation avec son lecteur :

Le réveil fut difficile le lendemain. Rentré au lever du jour, Tobi dormit jusqu'au crépuscule. Allongé tout habillé sur un matelas de fortune, une migraine terrible lui martelait la tête. Il avait la bouche pâteuse et les yeux légèrement enflés. Péniblement, il se redressa et s'adossa contre le mur en planches de sa chambrette. La bicoque où il vivait avec sa petite sœur Julie et sa nièce se résuait à un assemblage de vieilles planches, à l'image de la plupart des constructions des Mapanes. Les pièces étaient séparées par des feuilles de contre-plaqué fines comme du papier Canson. [...] La tête contre une planche rongée, il alluma le bout de

cigarette. [...] Il y avait là un amas de taudis tordus, déséquilibrés et susceptibles de s'envoler au premier coup de vent. [...] Quant à l'électricité, pour les habitants qui en avaient, elle était le résultat de mille et un branchements pirates et approximatifs qui ne mettaient pas les bénéficiaires à l'abri d'un danger réel. [...] En effet, les latrines indigènes, par exemple, souvent construites sans aucune préoccupation des règles élémentaires d'hygiène, voyaient leurs fosses d'aisance creusées à côté de sources d'eaux. L'eau issue de ces sources, généralement utilisée pour les travaux ménagers, parfois pour la cuisine, avait très souvent un arrière-goût... (Ondo, 2018 : p.12-18)

Par le biais de cette description, le lecteur découvre, dans ce roman urbain gabonais, la rude existence de ces populations abandonnées à elles-mêmes dans ces quartiers sans équipement adéquat et sans système efficient d'assainissement. Les habitants des matitis et la plupart des urbains pauvres sont condamnés à vivre une vie quotidienne misérable. Cette vie quotidienne misérable se donne à lire par le type d'équipement et de services nécessaires dont ils disposent pour satisfaire les besoins vitaux et sociaux considérés comme primaires tels qu'un logement adéquat, un cadre de vie sain, un approvisionnement en eau potable, une énergie économique et propre pour les ménages, des systèmes d'assainissement et d'évacuation des eaux. En effet, le fait qu'ils passent leur nuit aussi bien que leur journée dans des « bicoques ou taudis », dorment sur des « matelas de fortune », utilisent des « latrines indigènes », s'éclairent à l'aide de « mille et un branchements [électriques] pirates et approximatifs », se servent de « l'eau issue [des] sources [se trouvant près des fosses d'aisance] pour leur travaux ménagers [et] parfois pour la cuisine » décrit une situation où les populations les plus défavorisées sont dans l'incapacité de satisfaire à leurs besoins primaires.

## **Conclusion**

Grâce à la médiation de la géocritique fondée sur une exploration du cercle « réel, littérature, espace » (Westphal, 2007: p.140-150), nous avons, tout au long de nos investigations et analyses, établi qu'un roman urbain de la cruauté de la ville postmoderne sous toutes ses formes émerge dans le champ littéraire gabonais. La ville, qui s'y trouve décrite, renvoie à un monde urbain principalement composé de laideur, de misère humaine extrême, de brutalité et de violence dans les actes posés, de désintégration des rapports sociaux. L'espace urbain est aussi présenté comme le lieu où s'observe particulièrement bien l'énorme fossé, l'abîme même, entre la toute-puissance des riches et les très difficiles conditions de vie des masses plongées dans le plus grand état de dénuement. Nonobstant l'absence d'une forme de « contrat toponymique » (Westphal, 2000 : p.20), avec un référent réel explicite, La Capitale d'Apis Ondo

dans *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes* et *Petit-Paris* dans *L'Héritière du jaspe* de Peggy Lucie Auleley entretiennent une relation de transposition avec la topographie de la ville de Libreville et ses marges. Tel que conçu, le roman urbain de ces deux auteurs privilégie un espace narratif : la capitale gabonaise et ses marges que lecteur connaît. En fait, plutôt que de donner lieu à un voyage dans une ville imaginaire « niant tout référent » (Westphal, 2000 : p.20), Apis Ondo et Peggy Lucie Auleley invitent leurs lecteurs respectifs à entrer dans une ville de Libreville dont la description topographique est aussi fidèle à la réalité. Somme toute, le roman urbain, parce qu'il met en scène la cruauté socio-spatiale aussi bien que la cruauté socio-axiologique, est un miroir du monde urbain devenu de plus en plus cruel.

### Références bibliographiques

- ALLOGHO-NKOGHE Fidèle, « Introduction : Libreville 50 ans après Guy Lasserre, quel constat ? », dans Fidèle Allogho-Nkoghe [dir.], *Libreville la ville et sa région, 50 ans après Guy Lasserre. Enjeux et perspectives d'une ville en mutation*, Paris, Editions Connaissances et Savoirs, 2013, p. 27-33.
- AULELEY Peggy Lucie, *L'Héritière du jaspe*, Libreville, Odette Maganga, 2012.
- ASSEMBE ELA Charles Philippe, « Libreville : une ville à visage double », dans Fidèle Allogho-Nkoghe [dir.], *Libreville la ville et sa région, 50 ans après Guy Lasserre. Enjeux et perspectives d'une ville en mutation*, Paris, Editions Connaissances et Savoirs, 2013, p. 213-238.
- BARONI Raphaël, *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007.
- BEROUD Sophie et REGIN Tania [dir.], *Le Roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, 2002.
- BIGNOUMBA Guy-Serge, « Approche géographique de Libreville, de Guy Lasserre à nos jours : entre continuité et rupture », dans Fidèle Allogho-Nkoghe [dir.], *Libreville la ville et sa région, 50 ans après Guy Lasserre. Enjeux et perspectives d'une ville en mutation*, Paris, Editions Connaissances et Savoirs, 2013, p. 37-51.
- CASTEL Robert, « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation », dans Jacques Donzelot [dir.], *Face à l'exclusion, le modèle français*, Paris, Editions Esprit, 1991, p. 137-168.
- DAMON Julien, *Vivre en ville : Observatoire mondial des modes de vie urbains*. Paris, Presses universitaires de France, 2008.
- DAVIS Mike, « La planète bidonville : involution urbaine et prolétariat informel », *Mouvements*, 2005/3 (n°39-40), p.9-24, [En ligne], consultable

- sur URL: <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2005-3-page-9.htm>
- DUBOIS-TAINE Geneviève, *La ville émergente*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1997.
- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987.
- HORVATH Christina, *Le roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007.
- LEFEBVRE Augustin et MAAR Judit, *Existences précaires. Etudes de cas : XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup>, XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, L'Harmattan, 2019.
- LEFEBVRE Augustin et MAAR Judith, *Les Lieux de la précarité. La précarité inscrite dans l'espace social et dans l'espace géographique*, Paris, L'Harmattan, 2020.
- LUSSAUT Michel, *De la lutte de classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009.
- MARCHAL Hervé, STEBE Jean-Marc, *La Ville au risque du ghetto*, Paris, Lavoisier, 2010.
- NGUEMA Rano-Michel, « Développement de la ville, découpage et appropriation des territoires urbains au Gabon : le cas de Libreville », *Belgeo* n° 4, 2005, p. 481-498.
- NOELLE Burgi, « De la précarité de l'emploi à la négation du vivant », dans *Revue ¿ Interrogations ?*, N° 4, *Formes et figures de la précarité*, juin 2007, [En ligne], consultable sur URL : <https://www.revue-interrogations.org/De-la-precarite-de-l-emploi-a-la>.
- NZIENGUI Yvon PL, « Les bas-fonds de Libreville (Gabon): un enjeu de développement urbain et d'aménagement », thèse de doctorat en Géographie tropicale, François Bart [dir.], Université Bordeaux 3, 2007.
- ONDO Apis, *Les Chiens du roi. Le King des Mapanes*, tome 1, Paris, La Doxa, coll. « La Librevilloise », 2018.
- PORRET Michel, « La mort de la ville ? Introduction par Michel Porret », dans Michel Serres *et al.*, *Les Limites de l'humain : textes des conférences et des débats : XXXIX<sup>e</sup> Rencontres internationales de Genève 2003*, Lausanne, L'Age d'homme, 2004, p. 87-91.
- ROUDAUT Jean, *Les villes imaginaires dans la littérature française*, Paris, Hatier, 1990.
- WESTPHAL Bertrand, *La Géocritique : mode d'emploi*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2000.
- WESTPHAL Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2007.